

# Une pensée en forme de bol dans la prison des Psycho-Maçons

18 200 signes

Il avait donné une forme de bol à sa pensée, puis l'avait dirigée vers la citerne de pierre qui s'ouvrait au centre de l'atrium des femmes...Il avait tellement soif. Sa cruche de terre cuite était vide. La prochaine ne lui serait apportée qu'en fin d'après-midi. Il ne pouvait plus attendre. Il savait que l'eau de l'atrium était pure, fraîche, délicieuse... Un bon bol, plein à ras-bord, c'est ça qu'il lui fallait.

La vie dans la Prison des Psychos-Maçons ressemblait à la vie dans toutes les maisons fortes du Marquisat. Les gens du dehors s'imaginaient que les maçons vivaient mieux que d'autres leur isolement, qu'ils arrivaient à se construire une vie supportable en attendant le jour où, au moyen de leurs facultés extraordinaires, ils se faisaient la belle. Légendes que tout cela... Les braves gens de l'extérieur ignoraient à quels monstres brutaux on avait confié la surveillance des détenus. D'apparence ordinaire, les gardiens étaient eux-mêmes d'anciens psychos-maçons, passés au service du conseil de Régence. Ils montaient une garde attentive contre laquelle les condamnés ne pouvaient rien. Avec un effectif de quatre pour un, leur force de frappe mentale surpassait de loin les capacités individuelles des prisonniers.

Marcello venait de faire franchir à sa pensée en forme de bol un rideau de

perles bleues et nacrées. Il était dans le quartier des femmes. Sa structure de récipient alimentaire ne lui permettait pas d'observer en détail les éléments du décor, et il le regrettait. Les prisonnières psychos-maçonnnes étaient des femmes d'une grande beauté pour lesquelles il éprouvait désir et respect. Malgré l'infirmité de sa projection mentale, il parvenait à distinguer leurs formes allongées dans des tuniques claires sur les nattes qui parsemaient l'espace. Et à chaque tenture de laine, à chaque rideau de perles cliquetantes qu'il franchissait, il regrettait de ne pas mieux voir et de ne pas pouvoir parler. Ces êtres de douceur et d'intelligence auraient pu lui donner le réconfort dont il manquait tant lorsqu'il restait accroupi pendant des heures le dos au mur de son cachot.

Marcello se glissa enfin sous la porte à panneaux de bronze historiés qui donnait accès à l'atrium. Il était midi. Le soleil l'attendait, suspendu à la verticale, décolorant le ciel de sa fournaise incessante. Marcello sentit immédiatement la brûlure des rayons sur ses parois courbes. Ceux qui avaient construit la Prison des Psychos-Maçons n'avaient pas raté leur coup. Ils avaient bâti sur les toises de vignes du Marquisat les plus exposées au bombardement solaire, à l'endroit le plus sec, le moins ventilé, le plus incandescent, le plus blanc. Et Marcello applaudissait ironiquement l'habileté de ces architectes qui, pour édifier les bâtiments carcéraux des hommes, avaient choisi de n'utiliser que du bois et des tuiles. « On va bien se les faire cuire nos petites merdouilles de psychos-maçons ! » s'étaient-ils dit en dessinant les plans. En comparaison, les centres d'internement pour anormaux

des Monts de la Vierge passaient pour d'agréables sanatoriums de luxe...ce qu'ils n'étaient pas. Mais au moins, là-haut, avaient-ils tous de l'air, de l'eau, de l'espace.

Sa pensée en forme de bol s'approcha de la citerne et se posa sur la plus plane des pierres qui ceinturaient le rectangle d'eau. Il prit le temps d'admirer ce liquide parfait qui luttait victorieusement contre l'évaporation et osait s'exposer à la violence aveugle du monstrueux soleil. Lentement, Marcello se plaça à quelques doigts de la surface bienfaisante, prêt à plonger. Mais il fit vite marche arrière. Il venait de percevoir l'irruption d'une autre pensée dans l'atrium. Une pensée hideuse, rapide et hostile. Une pensée en forme de marteau.

Caché derrière une jarre à ablutions, il la vit surgir dans l'espace lumineux de la cour intérieure, comme un gros insecte prédateur. Elle l'avait repéré et se ruait sur lui, filant au ras du sol. Mais elle rata son coup et ne réussit qu'à fendre l'épaisse poterie derrière laquelle Marcello n'était déjà plus.

De toute la force de lui-même, il se réfugia dans l'ombre du péristyle. Etourdie par le coup inutile qu'elle venait de porter, la pensée ennemie ne savait plus où il se trouvait. Ce qui permit à Marcello de se calmer et de commencer à réfléchir... Qui lui envoyait cette chose bourrée d'une énergie vibrante, agressive, comme un petit moteur de voiture de course-mort ? Ça ne ressemblait pas aux interventions habituelles des géôliers. Eux, ils opéraient en groupe, avec des projections mentales lourdes qui se contentaient d'assommer les candidats à l'évasion pour les ramener illico dans leur cachot. C'était de la

surveillance efficace et fonctionnelle... Tandis qu'avec cette pensée-marteau, Marcello se sentait confronté à une entité éprise de violence et de jeu. Si elle parvenait à le percuter, il risquait le coma ou la tétraplégie... Dès lors, conformément aux règles de la prison, son corps inutile serait précipité dans l'un des cinq grands ravins du Marquisat, de vertigineuses fosses terrestres où, dans la nuit permanente, pourrissaient les restes des ennemis du conseil de Régence.

Attention ! La pensée assassine le voyait de nouveau. Elle se remit à fendre l'air en tournant sur elle-même... sinistre boomerang à la force folle. Sur sa trajectoire, elle pulvérisa une fine coupelle à parfum suspendue entre deux colonnes, puis se planta dans le bois d'une porte, deux coudées à peine au dessus de Marcello-bol. Celui-ci profita de l'immobilité temporaire de la pensée-marteau pour chercher, vite, une autre refuge. Il tenta alors la seule chose qu'il y avait à tenter. Il partit se placer à quelques doigts au dessus de la surface de la citerne. Et il attendit, le plus calmement qu'il put, que l'autre finisse de s'arracher de sa porte. Voilà. Ça y était, le marteau télépathique circulait derrière les colonnes, à la recherche de sa victime. Dès qu'il la localisa, il fondit sur elle, se déplaçant toujours avec cette rotation d'hélice effrayante, manifestation sans équivoque d'une volonté de tuer.

Parvenant à ne pas céder au réflexe de la peur, Marcello demeura à sa place, en suspension, frôlant de peu l'eau glacée dont il avait tant besoin. Le marteau ne vit pas le piège, focalisé qu'il devait être sur la vitesse et la précision de sa trajectoire. Marcello entendait presque le cri de joie et de rage qui

accompagnait la course de l'objet. Cent coudées... cinquante... vingt-cinq. Bientôt il frapperait et déginguierait la fragile poterie en fragments de douleur. Dix coudées... cinq... deux... Dans l'instant qui allait précéder le choc, Marcello-bol fit un brusque écart. L'autre était foutu. Il n'avait rencontré que le vide, et toute de suite après ce fut l'eau, dans laquelle il coula à pic, emporté par la densité élevée de sa tête de métal. L'outil fou, malgré sa vitalité morbide, mettrait du temps avant de s'extraire de son piège liquide. Le bol mental se remplit donc à ras-bord et regagna rapidement sa cellule, loin derrière le quartier des femmes, dans la chaleur étouffante des bâtiments de bois et de tuiles.

Cette expédition réussie permit à Marcello d'attendre sans trop souffrir l'arrivée, quelques heures plus tard, du geôlier porteur d'eau.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain, déjà trempé de sueur malgré l'heure matinale, Marcello sentit immédiatement un changement dans le décor familial de sa cellule. De l'autre côté de l'épaisse paroi de poutres et de planches, résonnaient les grincements et les chocs d'une présence humaine. Marcello avait un voisin. Qui ne tarda pas à se manifester.

« Te voilà réveillé, compagnon d'infortune ? fit une voix coulante et joviale. Par Saint-Louis, qu'est-ce que tu ronfles ! Tu vas nous faire péter la bicoque, tellement ça vibre... Et personne parmi les locataires ne s'en plaindra. Hé ! Hé ! »

Dès la première syllabe, Marcello exébra cette voix de bonimenteur, cette cordialité travaillée, toutes ces paroles prononcées avec une intention sous-

jacente. Il lui semblait entendre l'un des membres du conseil de Régence lors d'une adresse dominicale à la population du marquisat.

« Quand je suis arrivé ici hier après-midi, fit l'autre prisonnier à travers la cloison, tu n'étais pas vraiment *présent* dans ta cellule... tu vois ce que je veux dire ? »

Non, Marcello n'aimait pas cette voix insinuante dont chaque mot prononcé semblait contenir une menace, une humiliation, la satisfaction perverse d'un besoin d'assujettir.

« Non, je n'étais pas *vraiment là* comme tu le soulignes finement, répliqua-t-il. J'essayais de ne pas crever.

— D'accord avec toi, fit l'autre. Les conditions de détention sont abominables. On sent chez nos geôliers une haine féroce pour les libres et purs maçons que nous sommes ! J'ai déjà dû perdre six livres tellement je transpire dans cette boîte. »

La voix caressante de l'autre se transforma en rire discordant.

« J'ai souffert comme toi, continua-t-il. Mais j'ai découvert un remède inespéré à mes petits malheurs thermiques. T'es-tu déjà projeté dans le quartier des femmes ? C'est un endroit divin, peuplé de créatures... hum... délicieuses. Tu as dû passer chez-elles hier, quand tu t'es rendu à la citerne, non ? »

Marcello revit les silhouettes claires des maçonnes allongées derrière les rideaux de perles. Cette évocation lui apporta une sensation fugitive de calme, de douceur, d'apaisement, aussitôt contrebalancée par l'angoisse et la haine. Le psycho-maçon de la cellule voisine était allé voir les femmes... il avait osé

souiller de sa pensée douteuse l'espace de détention où souffraient les plus belles et les meilleures des créatures jamais portées par la terre.

« N'y retourne plus ! ordonna Marcello. Je ne te connais pas, mais je ne t'aime pas. Laisse ces femmes tranquilles... Compris ?

— Ne crains rien, ami anonyme. J'éprouve comme toi un amour sincère et fort pour nos amies prisonnières. Je ne les ai pas gênées le moins du monde. Je me suis projeté chez elles en m'installant dans un petit chaton qu'elles ont adopté et à qui elles réservent une part de leurs rations alimentaires. Comme ce fut bon d'avoir le poil flatté par tant de jolies mains !

— Ferme ta sale gueule, ordure vivante ! cria Marcello. Et ne retourne jamais là-bas.

— Ehhh, mais comment feras-tu pour m'en empêcher, pauvre et fragile détenu ? Aurais-tu suffisamment d'énergie pour venir me donner des claques ? J'en doute... et puis ce ne sont pas quelques petites tapes mentales de ta part qui pourront m'empêcher d'aller visiter sous ma douce forme féline ces non moins douces beautés. Je ne leur fais pas de mal... Je les laisse me caresser, et puis je les regarde. Un chaton, de ce point de vue là, est gâté. On ne se méfie pas de lui. Je ne te dis pas les adorables spectacles que j'ai pu contempler. Remarque, il ne faut pas en abuser. Hier après-midi, quand j'en ai eu assez de cette atmosphère de gynécée, je suis allé me balader ailleurs. J'ai donc quitté le chaton pour me transformer en... En quoi, au fait, muet voisin ?

— Je te conseille de te taire », fit Marcello d'une voix rauque.

Ignorant l'avertissement, l'autre continua joyeusement ses rodomontades.

« Mais mon gros bêta, dit-il, je me suis transformé tout simplement en joli marteau ! Qui tourne, vloum, vloum, et qui fait kling-klong sur les petites poteries imprudentes. »

L’aveu ne surprit qu’à moitié Marcello. L’activité cérébrale qu’il percevait dans la cellule voisine présentait un nombre élevé d’analogies avec celle dont il avait senti l’empreinte au contact du marteau malfaisant.

« Tu as essayé de me détruire, gronda Marcello. Mais ta connerie aveugle de sociopathe t’a conduit au fond de la citerne ! Tu ne me fais pas peur. »

De nouveau retentirent derrière le mur de bois surchauffé des hoquets de rire discordants.

« Je te faisais une blague en jouant les marteaux, affirma le psycho-maçon. Tu as eu les chocottes, avoue-le. Mon outil tournoyant était vachement bien mentalisé, non ? Allez, te vexe pas, j’ai fait ça pour rigoler. Si on rigole plus, on crève, pas vrai ? Surtout dans cette putain de taule. »

Le grincement du plancher de bois indiqua que l’agresseur au marteau venait de quitter son grabat et qu’il marchait vers la paroi séparant les deux cachots. La bouche collée à la jointure des planches, il chuchota :

« Mais tu sais, je n’envisage pas de m’emmerder très longtemps ici. Dans le *civil* je dirige une petite entreprise de prospection minière... ça marche bien pour moi. J’ai un peu déconné en acceptant de faire prospector à mes équipes psycho quelque chose qui n’avait rien à voir avec l’or. Un petit raté qui me vaut d’avoir le plaisir de te côtoyer. »

Plus bas encore, il ajouta :



« Mais j'ai un oncle au conseil de Régence... Hé ! Hé ! Bonne carte pour moi. Je me la garde pour les coups durs. Et en ce moment, ouais, j'avoue, c'en est un. Donc dans quinze jours, brave compagnon, je pourrai te dire *Salut et bon courage !* Tu es content pour moi, dis... Tu ne m'en veux pas ? Tu n'es pas jaloux, hein ? »

Physiquement écœuré par l'attitude de ce type, Marcello sentit son estomac se contracter. Une saveur âcre de bile lui monta sous la langue. Au lieu de vomir, comme l'aurait fait un homme ordinaire, il se détacha de lui-même, à la façon des psychos-maçons, et parvint à s'insérer dans une fente de la cloison. Il ne vit pas l'autre. Toute son énergie mentale disponible était employée à être ce qu'il était : une pointe de chaleur blanche, extrême, capable de perforer chair et masse osseuse aussi facilement qu'un ver frayant son chemin dans la pulpe d'un fruit. Mais au dernier moment, peu avant d'attaquer l'épiderme de l'autre, alors que celui-ci n'avait pas encore constitué de barrage à cette attaque surprise, Marcello abandonna. On ne lui avait pas appris à développer ses pouvoirs spéciaux pour venger de petites blessures d'amour-propre. Il ne voulait pas, comme beaucoup d'autres détenus, sombrer dans le mépris de soi, dans l'avachissement moral jusqu'à ne plus être qu'une masse de chair inerte, alimentée par des gardiens indifférents. Marcello voulait continuer à être lui-même, fut-ce au prix des pires vexations, comme les railleries infantiles que son voisin lui envoyait à pleine brouettées.

« Le dégonflé-euh, le dégonflé-euh ! » chantonnait la voix pernicieuse derrière les planches.

Marcello s'allongea sur son grabat en adoptant une position qui lui permettait de se boucher les oreilles et de ne plus entendre les insultes de son voisin.

\*\*\*

Lorsque Marcello se réveilla, l'obscurité de la nuit opacifiait l'espace autour de lui. Comme souvent à cette heure, des rires et des cris assourdis résonnaient en provenance du quartier des femmes. Les gardiens utilisaient les prisonnières pour satisfaire leurs besoins sexuels. D'habitude, ces rumeurs pitoyables n'empêchaient pas Marcello de dormir. Il avait appris à ne plus les entendre pour ne pas épuiser ses forces en pulsions de colère inutile. Mais cette fois, quelque chose de spécial l'avait tiré du sommeil. Quelque chose d'inhabituel, de jamais entendu. Quelque chose d'intolérable. Simultanément, il sentit que la cellule d'à-côté était vide. La présence malveillante de l'autre n'y palpait plus. Sans pouvoir se l'expliquer, Marcello établit un lien entre cette absence et les bruits terribles qui déchiraient la nuit. Jamais le psycho-maçon n'avait eu à endurer de pareilles plaintes... La femme qui les émettait hoquetait et criait d'une voix étranglée, inhumaine. Quels tourments subissait-elle ?

Le cœur cognant de peur, Marcello projeta un morceau de son esprit en direction du quartier des femmes. Il n'eut pas de peine à trouver la source des hurlements. Aussitôt qu'il vit, il se rapatria dans sa cellule, les poings serrés, le

corps enveloppé d'une pellicule de sueur froide. Ne laissant dans le cachot qu'une simple enveloppe corporelle en fonctionnement minimum, il se donna la forme qui convenait et s'échappa de nouveau en direction de la zone des prisonnières. Jamais il n'avait mobilisé une telle quantité d'énergie maçonne, même aux pires heures de la guerre de succession qui avait porté la Régence au pouvoir. Parviendrait-il à regagner son corps, une fois la bataille livrée ? Marcello se foutait de la réponse. Faire cesser le martyr de cette femme, dont les cris lui pulvérisaient les neurones, voilà ce qui devait être fait immédiatement.

De nouveau, il se véhicula dans le réseau complexe des couloirs bas et étroits de la prison de bois. Puis il aborda la zone fraîche et maçonnée de la prison des femmes où pendaient les rideaux de perle et les tentures de laine polychromes. Les signaux de douleur les plus aigus provenaient d'une longue pièce où, pendant la journée, les psycho-maçonnnes tissaient des étoffes précieuses destinées aux palais de la Régence.

Allongé sur des vagues de velours noir déroulées, le corps clair d'une femme psycho-maçonne se débattait, les deux mains crispées sur son entrejambe. Quelque chose était là, dans son sexe, qui lui faisait mal et contre lequel elle épuisait en vain ses dernières forces. La pensée-objet de Marcello s'approcha de la triste scène. Entre les cuisses de la victime, allait et venait, à la vitesse d'une machine déréglée, un cylindre mental bizarrement conformé, tordu comme un pied de vigne, constellé de protubérances irrégulières, un abominable pénis conçu, non pour le plaisir, mais pour la douleur et la

mutilation. Occupé à maintenir la forme de sa pensée, Marcello ne pouvait en voir plus. Mais les ondes sonores produites par les hurlements de la femme le renseignaient suffisamment sur l'inhumanité de ce qu'elle endurait. Qui donc osait lui infliger un pareil supplice ? Marcello l'avait su, de façon certaine, dès qu'il avait entendu les premiers cris depuis le fond de sa cellule. L'objet invisible qui ponçait les muqueuses vaginales de la maçonne provenait de la même source que le marteau assassin qui avait tenté de briser Marcello au dessus de la citerne. Son voisin de cellule était presque tout entier là, à vrombir et à ruer dans le ventre de cette femme.

Marcello-objet avança vers le tube torsionnaire... les mâchoires de ce qu'il était s'ouvrirent et se fermèrent. Loin derrière, en provenance du quartier des hommes, un hurlement troubla la nuit. La psycho-maçonne était libérée. Marcello-sécateur avait bien rempli sa mission.

FIN